L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No 73. — NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN 23 SEPTEMBRE 1883. — Entre les rues Bienville et Conti

FEUILLETON

Commencé le 26 août.

LE MARI DE MARGUERITE

ÉPISODE DE LA GUERRE

DU SUD CONTRE LE NORD

PAR

Madame S. de la Houssaye

[DES ATTAKAPAS]

Suite

—Je crains bien que grand-papa ne soit pas satisfait de cette lettre, se dit-elle; mais, qu'y faire? Si je lui parlais de mon accident, dans moins d'une semaine, il serait ici, et c'est ce que je ne veux pas.

Non, mademoiselle Marguerite ne voulait pas voir arriver grand-papa. Elle ne voulait voir ni Jérôme, ni madame Welwyn, ni personne. Elle ne voulait pas quitter le cottage. Et pourquoi? Elle avait probablement ses raisons pour cela.

Le juge Tucker, de son côté, semblait avoir deviné quelque chose de ces raisons, car il paraissait bien sérieux, bien préoccupé en regagnant son hôtel; et, le soir, avant de se coucher, il arpenta de long et en large le balcon de son appartement en laissant échapper ces réflexions:

—J'ai bien peur que cet accident n'ait des suites plus terribles que celles que je redoutais d'abord.... Elle est si sentimentale! si romanesque! si folle! cette enfant de quinze ans! Maudits soient tous les romanciers et les poètes! ils tournent la tête à toutes les femmes. Ah! je voudrais bien voir arriver Jérôme Mc Vane. Il est temps qu'il vienne surveiller sa fiancée.

Le lendemain, à huit heures du matin, le juge était rendu à la ferme et recevait des mains de Marguerite la lettre de grand-papa. Monsieur Tucker paraissait vraiment inquiet, mais n'osait trop laisser voir ses inquiétudes. Il retint un moment entre les siennes la main de la jeune fille et, la regardant avec une expression à laquelle Marguerite ne se méprit point:

—Vous me promettez d'écrire la semaine prochaine à vos amis de Boston, Marguerite, demanda-t-il,

—Oui, je vous le promets, répondit-elle. Et avec une humeur mal déguisée, elle ajouta:

—Vous ne supposez pas que je resterai ici lorsque je serai tout-à-fait bien?

Le juge partit. Une semaine se passa, une seconde, une troisième et pourtant, notre petite Virginienne oubliant sa promesse demeurait toujours dans l'humble demeure des Gray. On était au milieu de janvier et la neige couvrait les sentiers, la cour, partout où le regard pouvait se porter. Un vent glacial poussait ses gémissements lugubres autour de la maison, dépouillait en criant les grands arbres des quelques feuilles qui leur restaient et faisait craquer les fenêtres sur leurs gonds.

Marguerite était tout-à-fait bien maintenant; son bras n'était même plus en écharpe. Alors, pourquoi est-elle encore ici? Ah! demandez-le lui. La voyez-vous, assise sur le tapis, regardant d'un œil rêveur les charbons ardents du foyer et, écoutant, avec toute son âme la voix vibrante et harmonieuse de William Gray lui lisant les mélodies de Thomas Moore. Marguerite est aveugle, Marguerite est sourde, Marguerite est folle: elle ne comprend pas un seul mot de ce que dit le jeune homme, elle écoute la voix seulement, et cette voix si pleine de tendresse et d'émotion a pour elle une mélodie sans pareille.

Tout à-coup, le jeune homme posa le livre sur la table

—Vous n'avez pas l'air de prêter grande attention à ma lecture, miss Mc Vane, dit-il en riant.

Marguerite tressaillit et leva les yeux.

—De quoi parlez-vous? demanda-t-elle; avez-vous fini?

—Ah! j'en étais sur; vous n'avez pas entendu un seul mot de la lecture.

—C'est vrai, je pensais....

—A quoi? demanda-t-il, à notre promenade en traîneau?

Nous devons dire que la santé de mademoiselle Marguerite exigeait une promenade en traîneau tous les soirs avec monsieur William Gray pour cocher.

—Non... je pensais... je pensais qu'il faut que je parte demain.

Ce fut lui qui tressaillit.

—Oh! non! dit-il pas demain... oh! non!

—Oui, demain. Il le faut, William. Je suis ici depuis trop longtemps. Mais, je resterai pour le moins quatre ou cinq semaines à Boston, et je vous promets de revenir toutes les semaines voir votre mère.

—Ah! vous dites cela aujourd'hui, mais, vous nous aurez bien vite oubliés au milieu de la vie joyeuse de Boston.

Les yeux de Marguerite s'illuminèrent et s'attachèrent un instant sur ceux du jeune homme.

—Je croyais... j'espérais que vous me connaissiez mieux que cela, William, dit-elle.

Puis, après un moment:

—Je désire que vous me conduisiez demain à Boston, ajouta-t-elle.

—Alors, vous n'irez pas par le chemin de fer?

—Non, j'ai peur du chemin de fer. Nous irons en voiture. Mais, allons, dit-elle en se levant et en reprenant sa mine mutine et enjouée, monsieur, mettez de côté ce vilain air si malheureux et allez chercher le traîneau. Nous causerons tant que vous voudrez et de tout ce que vous voudrez en route.

Le jeune homme s'empressa d'obéir et, dix minutes après, revenait avec un léger traîneau traîné par un cheval vigoureux. Marguerite, tout enveloppée de châles et de fourrures, s'assit à ses côtés, au bruit des clochettes; ils s'élancèrent sur la neige, éclairée par les rayons argentés de la lune.

—Quel joli couple! hein, Charley! s'écria Lizzie Gray qui était assise sur la galerie du cottage, à côté de son amoureux.

—Elle est riche, répondit Charley, elle est au-dessus de William, ils ne feront jamais un couple, Lizzie.

—Au dessus de William! s'écria miss Gray dont les yeux s'enflammèrent. Il n'y a pas une fille des Etats-Unis au-dessus de William. Entendez-vous, Charley Byrn? J'ai vu bien des hommes dans ma vie mais je n'en ai jamais rencontré un seul aussi beau que mon frère.

Et je crois que miss Mc Vane est de votre avis, Lizzie, répondit Charley en riant. Mais rentrons.... j'entends votre mère qui vous appelle.

La partie de traîneau revint fort tard, à plus de dix heures. Lizzie, enveloppée de son châle, et d'assez mauvaise humeur, attendait sur l'escalier. Charley était parti et madame Gray était couchée.

—Comme vous revenez tard! s'écria-t-elle; vous êtes-vous bien amusés, William?

William aidait sa compagne à descendre du traîneau.

—Demande cela à miss Mc Vane, Lizzie, répondit-il.

Mais miss Mc Vane, toute rouge, toute émue, était déjà entrée dans la maison.

CHAPITRE VIII

LE GRAND MONDE

Vers la fin de janvier, par une belle et brillante matinée, Marguerite montait les marches du large escalier d'une grande et imposante maison en briques de la rue Beacon, à Boston. Avant de sonner, elle regarda un instant autour d'elle, examinant les passants qui se pressaient le long de la rue Frémont et de la rue de la Commune, en ce moment toutes couvertes d'une neige étincelante.

Le vent froid du matin avait changé la teinte rosée des joues de notre héroïne en deux roses d'un rouge foncé et faisait voltiger de tous côtés les longues boucles qu'elle avait emprisonnées sous un petit chapeau de velours violet. Malgré tout, elle avait toujours l'apparence d'une sylphide, d'une petite fée toute enveloppée de fourrures. Les hommes et les femmes qui passaient rapidement le long de la banquette s'arrêtaient une minute pour jeter un regard à ce frais et charmant visage d'enfant.

Elle sonna. La porte lui fut ouverte par une servante qui parut surprise de voir cette jeune étrangère toute seule sur l'escalier.

—Madame Welwyn est-elle chez elle? demanda Marguerite.

—Oui, mademoiselle, entrez, mais d'abord, veuillez me dire votre nom.

—C'est inutile, répondit l'enfant gâtée en s'installant dans l'un des grands fauteuils du salon où l'on venait de l'introduire.

Dites à votre maîtresse qu'une amie veut la voir.

Restée seule, elle se mit à examiner du regard tout le luxe qui l'entourait et elle finit par s'avouer que son ancienne gouvernante n'avait pas, après tout, si mal fait d'épouser un vieillard.

Cinq, dix, quinze minutes se passèrent; elle entendit résonner des sonnettes, fermer et ouvrir des portes, les voix des domestiques qui s'appelaient, des pas qui montaient et descendaient les escaliers.

Vingt minutes à la pendule.... Marguerite commençait à perdre patience, quand enfin, elle entendit un pas léger dans l'escalier, puis un bruissement de soie et enfin la porte en s'ouvrant donna passage à une jeune femme grande et pâle et habillée à la dernière mode de l'époque.

—Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, mademoiselle, dit-elle, mais j'étais occupée.

Et s'arrêtant tout-à-coup, madame Welwyn regarda avec surprise, avec hésitation ce charmant visage d'enfant illuminé par un sourire plein de malice

—Mais non... je ne me trompe pas... reprit-elle, c'est bien Marguerite.

Marguerite éclata de rire et, pendant un moment, on n'entendit que le bruit des baisers.

—Chère enfant! s'écria madame Welwyn, que je suis heureuse de vous voir! Comme vous avez grandi! Reculez-vous! laissez-moi bien vous voir... Mais vraiment, vous êtes maintenant une demoiselle.

—Mais bien certainement, répondit Marguerite. Chère miss Lina, vous oubliez donc que je suis dans ma seizième année.

—Vraiment! Comme le temps passe, mais où est votre grand-père?

—A la Virginie. Je suis venue seule.

—Seule! répéta madame Welwyn d'une voix étonnée.

—Oui, miss Li.... excusez-moi, madame Welwyn, je suis venue toute seule. Mais il y a à ce sujet une longue histoire que je vous dirai. Ainsi je vous retrouve mariée.

Madame Welwyn se mit à rire:

—Et, dit-elle, j'attendais que vous aviez été bien surprise lorsque Horace vous a appris mon mariage.

—Mais oui.... un peu. Mais j'y pense, monsieur Welwyn et mon cousin Jérôme m'avaient assurés que je les trouverais ici.

Ce fut avec une légère hésitation que Marguerite prononça le dernier nom; madame Welwyn le remarqua et sourit en fixant ses regards tendres et pleins de compassion sur ce charmant visage d'enfant embelli encore par une soudaine rougeur.

—Ma petite Marguerite! dit-elle, hier encore une enfant et sur le point de se marier! Il me semble que c'est un rêve... Je voudrais vous féliciter, ma chérie, mais vraiment, je n'en ai pas le courage.

—Et pourquoi donc? demanda Marguerite en essayant de sourire et en détournant ses regards de ces grands yeux noirs qui semblaient vouloir fouiller son âme.

—Parce que vous êtes trop jeune, trop enfant.... On aurait dû vous laisser jouir un peu de la vie et de ses plaisirs et attendre votre vingtième année avant de penser à vous marier. J'aime et j'estime beaucoup votre fiancé: il fera un excellent mari, je n'en doute pas. Horace a beaucoup d'amitié pour lui, mais il est trop pressé et aurait bien pu attendre trois ou quatre années de plus.

—Tout ceci est l'ouvrage de grand-papa. Vous auriez dû vous douter de cela, madame Welwyn.

—Je le sais, mon enfant. Mais, dites-moi, aimez-vous votre cousin?

Marguerite se pencha sur le gant qu'elle essayait en vain de déboutonner. Ses joues était rouges et elle balbutia avec confusion:

—Cette question!.... Vraiment, je ne sais trop comment y répondre.

Madame Welwyn prit entre les siennes la petite main toujours gantée:

—Marguerite, dit-elle, répondez franchement à votre gouvernante, à votre vieille amie.

Pour toute réponse, notre petite héroïne laissa tomber sa tête sur l'épaule de son amie et éclata en sanglots hystériques.

Etonnée, alarmée, madame Welwyn s'assit sur un sofa et attirant la pauvre désolée sur ses genoux, l'entoura de ses bras en répétant:

—Marguerite.... ma chère enfant!.... ma fille... Certes je n'avais pas d'idée... pourquoi ces larmes?... ces sanglots?... oh! dites... dites moi....

—Ne me demandez rien, madame, je vous en supplie! Ne faites aucune attention à mes pleurs. Vous le savez, je ne suis qu'une petite folle, une enfant gâtée; de plus, je viens d'être bien malade et je suis encore nerveuse... Conduisez-moi à ma chambre, voulez-vous? Dans quelques instants je serai mieux.

Et tout en parlant fort vite, notre petite fille cherchait à dompter son émotion, mais ne pouvait, malgré ses efforts, chasser les larmes de ses yeux qu'elle levait en hésitant vers son ancienne gouvernante et la rougeur qui couvrait son front.

Madame Welwyn lui prit la main et la conduisit au premier étage, dans une jolie chambre où elle l'installa et, après l'avoir embrassée, l'y laissa seule.

Il semblait à l'ancienne gouvernante que c'était hier qu'elle l'avait caressée et embrassée comme elle venait de le faire, un jour que l'héritière des Mc Vane remplissait l'air de ses cris après la mort d'un chat favori.

Madame Welwyn avait à peine fermé la porte qu'elle revint sur ses pas;

—Où sont vos malles? Marguerite, dit-elle, la cloche du dîner sonnera tout à l'heure.

—On les portera demain matin. Et à propos, madame, j'ai oublié de vous dire....

Et elle raconta à son ancienne gouvernante l'accident qui lui était arrivé et son séjour forcé chez les Gray.

Lui dit-elle tout? Non certes, elle oublia, involontairement sans doute, de parler de ses promenades en traîneau avec William Gray; elle ne dit rien non plus des lectures intéressantes qu'il lui faisait avec tant de complaisance.

—Ma pauvre enfant! s'écria madame Welwyn les larmes aux yeux et toute pâle d'effroi, penser que vous auriez pû être tuée sur le coup! que vous avez dû souffrir! Quelles privations il vous a sans doute fallu endurer dans cette vieille ferme. Vous auriez dû me faire prévenir.... m'envoyer chercher.

—Vous vous trompez, madame, répondit Marguerite d'une voix calme et ferme. J'étais on ne peut mieux dans le cottage des Gray. Ce sont de bien braves gens, si complaisants! Madame Gray a eu pour moi les soins d'une mère et je lui ai promis de lui faire une visite chaque semaine, pendant que je serai à Boston.

A cela, madame Welwyn ne répondit rien et, pour la seconde fois, prit congé de son ancienne élève, l'avertissant de nouveau que le dîner serait bientôt prêt.

En effet, Marguerite, au bout d'une demi heure, entendit la cloche et à peine avait-elle fait quelques pas hors de sa chambre qu'elle rencontra son hôtesse qui venait au-devant d'elle et qui l'introduisit dans la salle-à-manger où monsieur Welwyn les attendait. C'était un homme aux cheveux grisonnants, au ventre rebondi, à la taille courte et replète. Marguerite l'aperçut au travers du prisme d'une argenterie riche et étincelante, de cristaux aux formes élégantes, de mets rares et des plus recherchés.

Mais, malgré tout, notre petite héroïne ne se laissa pas éblouir et se dit dans son for intérieur.

—Grand Dieu! comment miss Lina, si intelligente, si belle, si instruite, a-t-elle pu épouser un pareil être?

Le dîner fut un peu monotone; monsieur Welwyn fit seul tous les frais de la conversation, adressant à la jeune fille questions sur questions, au sujet du Sud, de grand-papa, de son accident, des gens chez lesquels elle s'était arrêtée, que sais-je enfin!

La soirée fut encore plus monotone avec monsieur Welwyn écrivant des lettres dans la bibliothèque et madame Welwyn jouant du piano pour distraire sa jeune amie

—Marguerite, jouez pour moi, maintenant, dit l'ancienne gouvernante en se levant. Je veux voir si vous avez fait des progrès depuis que j'ai quitté la Virginie.

—Excusez moi, chère madame, répondit Marguerite, je ne puis jouer, mon bras est encore trop faible. Mais, quant aux progrès, j'en ai fait en sens contraire, je suppose. Je n'étudie jamais. Mais en revanche, Emilie Maiden étudie toute la journée, et franchement, je crois que c'est ce qui m'a dégoûté du piano.

—Ah!... elle était très studieuse, je m'en souviens. Je ne doute point qu'elle soit devenue une excellente musicienne.

—Oh! elle est maintenant une musicienne de premier ordre. Elle connaît une foule de choses dont je ne sais que les noms: l'astronomie, la botanique, la philosophie, la chimie, les mathématiques, et pour le moins une douzaine de langues mortes et modernes. Oh! elle est terriblement instruite! je vous assure et je la déteste de tout mon cœur.

—Marguerite!

—Oh! chère madame, vous savez que je ne suis pas hypocrite. De toutes les égoïstes, les envieuses, les désagréables, c'est....

Madame Welwyn mit sa main sur la bouche de la petite étourdie. Marguerite la repoussa doucement en riant.

—Si je me souviens bien, dit elle, vous ne l'aimiez guère, vous-même, quand vous étiez à la Virginie.

—En ce cas, je devais être injuste, répondit l'ancienne institutrice, car Emilie était bien le modèle des élèves, bien meilleure que vous, vilaine enfant gâtée.

—Pourtant, une chose sure, c'est que vous m'aimiez mieux qu'elle.

—Comment le saviez-vous?

—Oh! je le savais bien, allez! Il est si facile de deviner lorsqu'on est aimé. Chère miss Lina, chantez-moi cette romance que vous me chantiez autrefois: "J'exhale ma passion avec les soupirs de la brise."

—Et vous penserez à Jérome pendant que je chanterai? Etes vous toujours aussi sentimentale, Marguerite? Lisez-vous toujours autant de romans?

—Toujours autant.

—Et aimez-vous toujours Byron, Sheltz, Tennyson et les auteurs français?

—Oui, peut-être davantage.

—Et toutes ces vilaines lectures n'ont pas achevé de vous tourner la tête?

—Franchement, je crois que oui: cette pauvre tête ne me paraît pas des plus solides sur mes épaules. Mais je vous en prie, madame, chantez

Madame Welwyn chanta la romance demandée, d'une voix lente, douce et expressive. Marguerite, assise sur un tabouret, à côté du piano, écoutait avec extase et sa pensée s'envolait vers un cher absent.... Etait-ce Jérôme Mc Vane Marguerite?

Après cette romance, Marguerite en demanda une autre, et madame Welwyn chanta jusqu'à ce que monsieur Welwyn qui venait d'achever sa correspondance s'approcha du piano. La musique cessa et une expression de fatigue parut sur le visage de notre héroïne: elle appuya sa tête sur le velours bleu du fauteuil où elle venait de reprendre sa place et étouffa un léger baillement qu'elle couvrit de sa main.

—Vous êtes fatiguée, dit madame Welwyn en se levant, venez vous coucher, chère enfant.

Et, en la reconduisant à sa chambre, elle ajouta:

Nous n'aurons plus de ces soirées insipides; j'écrirai ce soir à Horace, et votre cousin et lui seront bien vite ici. Allons, dormez, reposez-vous, et je vous promets de vous faire aimer Boston et ses fêtes.

Le lendemain, une longue lettre, adressée à Horace Welwyn, partit pour New-York. Sa belle mère lui racontait avec force détails l'arrivée et l'accident de la petite héritière et le rappelait immédiatement à Boston

Marguerite, de son côté, écrivit à son grand-père et, cette fois, ne lui cacha rien; bien entendu rien de ce qui avait rapport à son aventure. Elle achevait par ces mots:

" Et maintenant, cher grand-papa, je suis à Boston et je compte bien y rester longtemps, entendez-vous bien cela, monsieur? je n'ai encore rien vu des merveilles de la ville et j'ai promis à Mme Welwyn de demeurer avec elle jusqu'à la fin de mars. Mais je compte bien que vous allez venir me rejoindre, autrement je ne m'amuserais pas. J'ai tant envie de vous voir! et monsieur et madame Welwyn me chargent tous les deux de mille compliments pour vous et de ce qui vaut mieux encore, d'une bonne et franche invitation; aussi ne manquez pas d'arriver au plus tôt, grand-papa, et surtout, amenez-moi Zelma, je ne puis me passer d'elle plus longtemps."

Madame Welwyn, en l'absence des cavaliers attendus, résolut de faire à sa jeune amie les honneurs de la moderne Athènes. Elles passèrent la première journée à parcourir en voiture la ville et les faubourgs. Le Mont Auburn ne fut point oublié et, cette cité des morts apparut à notre héroïne, belle d'une beauté sublime et fantastique avec ses blocs de marbre blanc, ses croix et ses guirlandes. Et Marguerite monta au haut du monument de Bunker Hill et essaya de se sentir bien patriotique, mais, l'élévation était si grande, il avait fallu monter si haut que, malgré tous les élans de son âme vers une sphère encore plus élevée, elle ne se sentait que bien essoufflée. Elle visita les musées, le palais de justice et revint chez madame Welwyn dans un tel état de fatigue qu'il lui fut impossible de sortir le lendemain

Une semaine se passa et aucune lettre n'arrivait de New York; que faisaient Horace et Jérôme? A cette question que se faisait madame Welwyn, elle ne savait que répondre. Quant à notre petite Marguerite, le silence et l'absence de son fiancé la préoccupaient fort peu. Elle était heureuse du bonheur des anges et chantait toute la journée comme une allouette. Chaque jour il arrivait de nombreux visiteurs, [amis de madame Welwyn] anxieux de faire la connaissance de la jeune héritière. Marguerite avait été au théâtre où elle avait vu jouer Hamlet par Edwyn Booth, elle avait accompagné monsieur et madame Welwyn à un grand dîner où elle avait été tout habillée de soie blanche et coiffée et parée de perles comme la princesse Fantine, et elle avait été admirée, la petite Virginienne! l'héritière de plusieurs millions! Et, elle avait couru les magasins, dépensé des sommes folles en fantaisies de toutes sortes; elle avait rendu des visites, dansé à plusieurs matinées. Puis, quand dimanche était venu, elle avait fait une grande toilette et avait été à l'église avec madame Welwyn pour écouter le prédicateur à la mode.

Mais, au milieu de cette vie de délices et de dissipation, Marguerite n'oubliait point ses amis de la ferme et la promesse qu'elle leur avait faite. Le lundi matin, elle annonça à madame Welwyn qu'elle partait pour la campagne.

Madame Welwyn fit quelques observations, essaya de s'opposer à cette visite, mais tout fut inutile, Marguerite tint bon.

—Je reviendrai demain, dit-elle; il faut que j'aille à la ferme. Ces braves gens ne sont pas encore payés... dans mon désir de vous revoir, j'ai tout oublié; de plus, j'ai promis d'aller les voir et vous savez, chère madame, que les Mc Vane ne manquent jamais à leur promesse.

Et Marguerite partit, escortée d'un domestique qui devait l'accompagner jusqu'à la station du chemin de fer. Mardi soir, elle était de retour. En entrant dans le vestibule, elle se sentit tout d'un coup enveloppée de deux bras caressants et fut accueillie par ces mots:

—Vilaine maronneuse! Vous voilà donc de retour! Depuis hier soir je suis au supplice. Si vous n'étiez pas venu ce soir, je partais pour aller à votre recherche. Mais, vous voilà, petit démon, et je vous pardonne toutes mes anxiétés. Dieu que vous êtes jolie, Marguerite!

Et chaque phrase était coupée par les nombreux baisers que Jérôme prodiguait à sa cousine.

Marguerite était entrée fraîche, rosée, heureuse, le cœur encore palpitant de souvenirs charmants; mais maintenant, la pâleur de la mort couvrait son front incliné et elle appelait à elle toutes ses forces pour repousser l'étreinte et les baisers de son fiancé.

—Jérôme! dit-elle, d'une voix mourante, et.... quand êtes-vous arrivé?

—Depuis hier soir. J'ai quitté New-York immédiatement dès que j'ai su que vous étiez ici.

—Et monsieur Welwyn?... est-il venu avec vous?

—Oui, il est en haut près de sa belle mère; venez, allons les rejoindre.

Nécessairement, la vie de notre héroïne devint encore plus gaie qu'auparavant; maintenant qu'elle avait deux cavaliers pour l'escorter, notre petite diable qui ne s'osait être aussi folle et aussi exigeante que de coutume en présence d'Horace Welwyn. Malgré elle, elle craignait et respectait ce vieillard de trente ans et, mettait de côté avec lui ses mines d'enfant gâtée, ses colères, ses petites coquetteries, ses charmantes impertinences. Comme elle le disait à madame Welwyn, elle essayait d'être bonne et sage en sa présence.

Quelques jours après l'arrivée des deux jeunes gens, madame Welwyn donna un grand bal en l'honneur de son ancienne élève. C'était, [excepté les parties à l'habitation] le premier bal de Marguerite. Quel événement! Elle resta à sa toilette quatre longues heures, pestant contre le coiffeur, contre la femme de chambre de madame Welwyn, contre Zelma parce qu'elle n'était pas là pour l'aider; cassa plus d'un bijou, déchira pour le moins quatre paires de gants. Mais enfin, lorsqu'elle descendit, chacun s'avoua, en la voyant, qu'elle avait bien employé son temps. Jérôme la regarda comme s'il la voyait pour la première fois et se dit que rien ne pouvait surpasser la beauté de sa petite fiancée.

Comment était-elle habillée? Ah! ce serait difficile à dire; elle était enveloppée d'un nuage de gaze fine et transparente et du vert le plus tendre, ce qui la faisait ressembler à une vraie Naïade; il y avait des roses blanches, de légers roseaux, sur cette robe de vapeur. Autour du cou de l'enfant, une croix et un collier de diamants. Sur sa tête charmante, un diadème de diamants et d'émeraudes retenait les longues boucles qui retombaient jusqu'à la ceinture. Elle était belle d'une beauté enchanteresse avec ses joues rosées et ses yeux étincelants, et, pendant cette fête, elle tourna, pour le moins, vingt têtes boutonnières. Elle dansa, elle chanta, rit avec celui-ci, plaisanta avec celui-là, enfin fit tout ce que les petites coquettes de son âge font dans un bal; et ceci, avec une grace, une aisance, un charme sans pareils. Elle s'appuya au bras d'Horace Welwyn et assuma, pour causer avec lui, toute la gravité dont elle pouvait disposer; et, quand elle le quitta pour valser avec Jérôme, Horace la suivit longtemps du regard et un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

Pour qui était ce soupir? Etait-ce pour Jérôme qui était sur le point d'épouser cette enfant si vide de bon sens? Etait-ce pour ce petit papillon léger qui voltigeait dans le tourbillon de la valse et qu'il trouvait bien jeune pour se courber sous les liens du mariage? ou plutôt, n'était-ce pas sur lui-même qu'il soupirait? L'homme aime les contrastes et Horace Welwyn, malgré sa gravité, sa supériorité, n'avait peut-être pas échappé à la règle générale.

Malgré ce qu'avait dit grand-papa autrefois, malgré ce que disait Jérôme aujourd'hui, Marguerite valsait, polkait, galoppait avec tous ceux qui l'invitaient.

—Grand-papa n'est pas ici, ce soir, dit-elle à son fiancé, et j'agirai comme bon me semblera. Je ne suis pas encore votre femme, monsieur Jérôme Mc Vane, et vous n'avez pas le droit de me donner des ordres. Allez danser et valser avec qui vous plaira, dansez la polka, la mazurka, avec toutes les dames de la salle et laissez-moi tranquille. Je vous assure que je ne me mêlerai en rien de vos actions.

Et Jérôme se mordit la lèvre, comprenant bien qu'il n'était pas de force à lutter contre une pareille volonté.

Une semaine après le bal, Marguerite annonça à ses amis qu'elle partait dans pour la campagne avec l'intention de passer deux jours à la ferme. Cette fois encore Jérôme essaya quelques représentations, mais, les yeux de notre héroïne le regardèrent d'une manière qui ne promettait rien de bien et il vit le rouge de la colère enflammer le front de la jeune fille.

—Monsieur Mc Vane! s'écria t-elle en frappant du pied, je vous ai déjà dit que mes actions ne vous regardaient pas.... Je pars à l'instant... entendez vous?

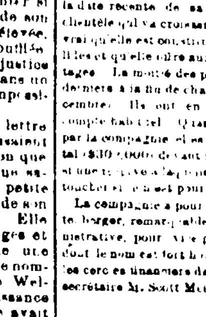
[A continuer]

Livres, journaux, etc.—La maison [illegible] fait dans le moment l'ouverture des caisses qu'elle a reçues dernièrement de New York, e qui renferment des myriades d'articles tels que livrets, portefeuilles, carnets, papier à lettres enveloppes, encres, [illegible] plumes, porte plumes albums autographes porte monnaies, articles se distinguant tous par une originalité et un cachet de bon goût. Par la même occasion la maison a reçu tout un assortiment de livres nouveaux, œuvres classiques, scientifiques et littéraires. De ces dernières il s'en trouve de fort jolis et portant les signatures de romanciers, à juste titre les plus lus et les plus renommés.

Bitter Malakoff.—C'est ainsi plus généralement connu sous le nom qu'on a là, gagne chaque jour dans la faveur publique ainsi qu'on en fait foi son usage [illegible]. Le mérite trouve toujours son niveau [illegible] M. Walz [illegible] Malakoff Bitters [illegible] le Malakoff [illegible] bien connu [illegible] L'an dernier M. Walz a fait en France une succursale [illegible] est aussi remarquable [illegible] sont exacts son [illegible] hautement apprécié [illegible].

The Southern Insurance Company.—Voilà une compagnie qui du premier coup a conquis une place éminente parmi nos chambres d'assurances les plus florissantes et qui, malgré la date récente de sa fondation, possède une clientèle qui va croissant tous les jours. Il est vrai qu'elle est constituée sur des bases très solides et qu'elle offre aux assurés de grands avantages. La moitié des profits est distribuée à ces derniers à la fin de chaque année fiscale (31 décembre). Ils ont en outre le bénéfice de la [illegible] Quant aux garanties offertes par la compagnie elles sont complètes, son capital ($300,000) devant rester intact. Il y a aussi une réserve [illegible] point permis de toucher [illegible] pour liquider les pertes.

La compagnie a pour président M. Ernest Miltenberger, remarquable pour son habileté administrative, pour vice-président, M. H. Gally, dont le nom est fort honorablement connu dans les cercles financiers de la Nlle-Orléans et pour secrétaire M. Scott McGehee.



Dans les districts où règnent des fièvres graves, dans des régions où sévissent des épidémies, enfin dans toutes les localités où les conditions climatériques sont défavorables à la salubrité, ce célèbre fortifiant végétal "Hostetter's Stomach Bitters", a été un puissant préventif même chez les constitutions faibles et débiles; et un curatif de l'indigestion et de l'état bilieux, il est sans rival.

A vendre par tous les pharmaciens et marchands en général

Portable Electric Lighter

PRIX $5.00.

Appareil scientifique et économique pour l'éclairage des maisons de résidence, des bureaux, des fabriques, des mines, etc. L'appareil est complet, le courant électrique étant produit par une action chimique. Il peut servir d'après nos procédés, moyennant une dépense additionnelle, pour donner l'alarme quand les voleurs pénètrent quelque part avec effraction, ou comme batterie médicale, comme sonnette d'appel ou pour allumer automatiquement le gaz au moyen de l'électricité. Quand il sonne l'alarme, le voleur est immédiatement environné de lumière et signalé par la sonnerie. On a besoin d'agents de confiance pour tous les Etats-Unis. Envoyez un timbre pour la circulaire. PORTABLE ELECTRIC LIGHT CO, 22 Water Street, Boston. Incorporée en vertu des lois du Massachusetts en décembre 1882.

"Un "Portable Electric Lighter" pour $5 se vend également de toutes parts par la "Portable Electric Light Co., 22 Water Street, Boston. C'est un appareil sûr et économique pour l'éclairage des maisons de résidence, des bureaux, etc." — Scientific American, New York, 16 décembre 1882.

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurance Mutuelle des Marchands de la Nlle-Orléans.

No 104 RUE DU CANAL.

Vingt-neuvième état annuel.

CONFORMEMENT à sa Charte, la Compagnie publie l'exposé suivant:

Primes reçues durant l'année expirant le 31 mai 1883, les primes non-échues de l'année précédente y comprises:

Risques de feu		$248,848 79
Risques sur les mers		22,022 70
Risques sur les rivières		22,912 63
Total des primes		$293,784 12
Moins les primes non-échues		75,281 00
Primes nettes, échues le 31 mai 1883		$218,503 12
Pertes payées—		
Sur risques de feu	$56,527 62	
Sur risques maritimes	13,201 25	
Sur risques de rivières	4,495 50	
Taxes et dépenses, moins l'intérêt	26,164 16	
Réassurances et primes remboursées	16,100 26	$116,488 79
Profit		$102,014 33

La Compagnie possédait l'actif suivant

Immeubles	244,820 53
Actions de banques, chemins de fer et autres actions	61,332 78
Billets garantis par hypothèque et nantissement	149,330 00
Billets à recevoir	61,098 58
Primes en voie de collection	26,450 06
Actions du Vallette Dry Dock Co	11,362 50
Actions du New Orleans Water-works Co	19,600 00
Bons Consolidés de la Louisiane	15,426 25
Mandats sur la ville (City Time)	2,006 00
Jugement sur billets hypothécaires	4,325 00
Argent en caisse	82,579 62
	$688,334 49

L'exposé ci-dessus est une copie exacte et correcte des livres de la compagnie.

P. FOURCHY, Président.
G. W. NOTT, Secrétaire.

ETAT DE LA LOUISIANE, Paroisse d'Orléans, ville de la Nlle-Orléans.
Signé et assermenté devant moi ce 11me jour de juin 1883.

JAMES FAHEY, notaire.

A une réunion du Conseil de Direction, tenue ce 11me jour de juin 1883 il a été résolu de déclarer, en plus du dividende intérêt de Dix pour cent déjà payé aux actionnaires, un nouveau dividende de VINGT-CINQ POUR CENT, sur les primes nettes participantes acquises durant l'année expirée le 31 mai 1883 payable le troisième LUNDI du mois de juillet prochain

DIRECTEURS.

P. MASPERO, JNO B. LALLANDE, M. W. SMITH, J. T. FERNANDEZ, D. FATJO, PAUL FOURCHY, EDWARD TOBY, D. A. CHAFFRAIX, B. W. TAYLOR, CHAS LAFFITTE, JOS. A. SHAKESPEAR.

12juin—

Compagnie d'Assurances du Peuple de la Nouvelle-Orléans.

Bureau, 12 rue Carondelet.

Douzième Etat de Situation Annuel.

CONFORMEMENT aux exigences de sa charte, la Compagnie publie l'exposé suivant

Primes reçues durant l'année expirant le 30 juin 1883

Sur les risques d'incendie	$133,297 02	
Sur les risques de rivières	13,057 5	
Sur les risques de mers	17,657 72	
A ajouter les primes non échues de 1882	20,324 52	$184,336 77
A déduire les primes non échues en 1883	$26,401 09	
Moins les primes remboursées et les cancellations	3,691 69	30,092 78
Primes nettes		$154,243 99
Moins les pertes payées durant la même période		
Sur les risques d'incendie	73,865 27	
Sur les risques de rivières	7,992 45	
Sur les risques de mers	19,319 07	
Réassurances	7,335 00	
Impôts et autres	463 15	
Taxes	1,283 83	
Refaction (Rebate)	27,572 79	
Bureau des réglements	2,036 97	
Dépenses etc., moins l'intérêt	8,820 50	$148,677 93
		$5,566 06
A ajouter Profits et pertes		$29,401 09
		$34,967 15
Réservé pour les pertes non ajustées et non payées	10,460 00	
Cinq pour cent divid. payé en janvier 1883	5,000 00	
Cinq pour cent dû maintenant	5,000 00	
Surplus	14,507 15	$34,967 15

La compagnie a l'actif suivant

Comptant	$17,183 95	
Primes en voie de perception	14,933 06	
Actions et banques et autres valeurs au pair	37,692 76	
Effets immobiliers	33,992 40	
Billets garantis par nantissements	16,397 68	
Billets garantis par hypothèques	17,042 46	
Billets à recevoir à courtes échéances	9,353 00	
Meubles de bureau et installation	2,370 25	$155,967 74

L'exposé qui précède est une copie vraie et exacte des livres de la Compagnie.

ERNEST PRAGST, Président.
M. POPOVICH, Vice-Président.
P. M. SCHNEIDAU, Secrétaire.

Fait et assermenté pardevant moi à la Nouvelle-Orléans, ce 11me jour de juillet 1883.
JNO BENDERNAGEL, Notaire.

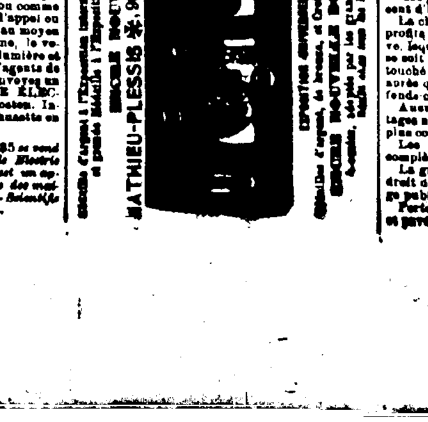
Nouvelle-Orléans, 10 juillet 1883.

A une réunion du Bureau de Direction, tenue ce jour, il a été unanimement résolu de déclarer un second dividende semi-annuel de CINQ POUR CENT au 30me jour de juin 1883, payable sur demande, ce dividende faisant DIX POUR CENT par an sur le fonds-capital de la Compagnie.

P. M. SCHNEIDAU, Secrétaire.

Bureau de Direction:

E. PRAGST, A. WALZ, M. POPOVICH, F. AUFMKOLK, B. SALOY, WM FAGAN, M. ABASCAL, H. SCHROEDER, D. HUGHES, J. SAMBOLA, A. D. FINLEY, A. HABER, THEO. L. SUGO, S. M. MILLER, GEO. AUER, GEO. ELLIS, C. TRUMPY, J. H. MENGE, P. THORMAEHLEN, FERD. GOLDSMITH, P. E. SARRAZIN, A. XIQUES, PETER BLAISE, B. CAMPIGLIO, M. SEIBEL.



ASSURANCES.

Etat Annuel de la Compagnie d'Assurances de la Nlle-Orléans

Pour l'année expirant le 31 décembre 1882.

Primes sur les incendies	$319,589 40	
Primes maritimes	126,501 62	
Primes de rivières	35,765 19	$481,856 21
Primes acquises en 1881		87,983 10
Total des primes		$769,839 12
A déduire—		
Primes non acquises	$261,117 02	
Primes remboursées	54,592 99	
Réassurances	39,691 28	355,401 89
Primes nettes acquises		$414,437 42
Intérêt, loyer et sauvetage		45,036 18
		$459,473 60
A déduire—		
Pertes de feu	$188,798 62	
Pertes maritimes	43,932 10	
Pertes de rivières	19,127 64	
Total des pertes	$251,858 36	
Dépenses générales, commissions, réductions, taxes, etc.	174,525 25	426,384 61
Profits nets		$33,088 9
Ajouter—		
Montant au crédit de profits et pertes	$145,255 10	
Moins dividende de juillet 1882	25,000 00	120,255 10
Surplus		$153,344 09
A déduire—		
Réclamations fixées, non fixées et non acceptées		46,410 26
Surplus net, 31 décembre 1882		$106,933 83

Situation le 31 décembre 1882:

VALEURS AU PRIX DU MARCHE.

Argent dans les banques	$90,104 79
200 bons des Etats-Unis, 4 pour cent	229,000 00
50 bons Levee Steam Cotton Press	26,250 00
2 bons du New Orleans Pacific Railway	1,720 00
10 bons de la Louisiana Ice Manufacturing Company	10,000 00
30 bons du New Orleans Water Works	27,000 00
40 bons du New Orleans City Railroad	27,500 0
1 bon du Bataillon Washington Artillerie	500
15 actions du New Orleans City Railroad	1,290 00
5 actions de la State National Bank	595 00
35 actions de l'Importers' Bonded Warehouse Co	1,260 00
120 actions de la Valette Dry Dock Company	3,000 00
1 action du New Louisiana Jockey Club	750 0
Propriétés foncières en ville	132,940 00
Billets 1re hypothèque	115,027 66
Prêts sur demande	67,900 00
Billets garantis par nantissement	0 00
Billets à recevoir en règlement de primes	13,476 68
Primes en cours de collection	62,761 87
Dû par agents et en cours de transmission	10,645 27
Compte en suspens	716 26
Dû par compagnies d'assurances pour pertes réassurées et déterminées	17,601 14 — $875,388 62

PASSIF.

Fonds capital	$500,000 00
Réserve pour primes non acquises	201,117 02
Réserve pour réclamations non déterminées	46,410 26
Dividende non réclamé	4,215 50
Dû à la Factors and Traders' Insurance Company	11,400 29
Dû à d'autres compagnies pour réassurances	5,511 72
Excédant net comme ci-dessus	106,933 83 — $875,388 62

L'état ci-dessus est une copie exacte et correcte des livres de la compagnie.

J. W. HINCKS, Secrétaire. J. TUYES, Président.

Fait et assermenté devant moi, ce 12 janvier 1883.

JAS. FAHEY Notaire.

Nous, soussignés, comité spécial désigné par le Conseil de Direction de la Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans, pour évaluer l'actif de ladite Compagnie, déclarons par le présent avis qu'après un examen minutieux, l'évaluation du dit actif, comme il est spécifié ci-dessus, est vraie et correcte.

(Signé) CHARLES T. DUGAZON, J. ALDIGÉ, A.D. SCHREIBER.

A un meeting du Conseil de Direction tenu le [illegible] 1883, il a été résolu de payer, sur demande, le dividende-intérêt semi-annuel de cinq pour cent sur le fonds capital aux actionnaires ou à leurs ayant-droit.

Nouvelle-Orléans, 13 janvier 1883.

—DIRECTEURS—

JULES ALDIGÉ, E. GALLY, THEO. BRIERRE, CHAS. LAFITTE, W. A. BELL, PIERRE POUTZ, ANT. CARRIÈRE, AD. SCHREIBER, CHAS. T. DUGAZON, CHAS. F. SCHMIDT, D. FATJO, JULES TUYES.

Southern Insurance Company of New Orleans

(Compagnie d'Assurance du Sud de la Nlle-Orléans.)

RUE DU CAMP, 31.

CAPITAL ... $300,000

Exposé de ses opérations des six (6) premiers mois et 10 jours (soit du 20 novembre 1882 au 31 mai 1883.)

Primes reçues—		
Sur les risques d'incendies		$62,159 53
Sur des risques de mer		6,599 52
Sur des risques de rivière		5,586 27
Primes totales		$74,345 32
Pertes payées		
Sur des risques d'incendies	$3,070 31	
Sur des risques de mer	3,419 36	
Sur des risques de rivière	355 93	
	$6,845 60	
Escomptes et commissions	9,686 64	
Réassurances et primes remboursées	4,961 80	$21,494 04
Surplus		$52,851 28

ERNEST MILTENBERGER, président.
SCOTT McGEHEE, secrétaire.

Cette compagnie assure aux prix courants en taux du tarif les plus réduits, alloue l'escompte comptant usuel, et en outre, partage entre TOUS ses assurés, à la fin de chaque année fiscale,

50 pour cent

ses profits, après en avoir déduit six (6) pour cent d'intérêt par an sur le fonds capital.

La charte pourvoit aussi que 25 pour cent des profits soient mis de côté comme fonds de réserve, lequel fonds doit s'accumuler jusqu'à ce qu'il se soit élevé à $300,000, et ne peut jamais être touché si ce n'est pour le paiement des pertes après que tous autres fonds de la compagnie (le fonds-capital excepté) auront été épuisés.

Aucune autre compagnie n'offre de tels avantages et n'est fondée sur des bases plus solides et plus conservatrices.

Les souscriptions à son fonds-capital sont complètes et entièrement intactes.

La grande libéralité de la compagnie à l'endroit de ses assurés la recommande au patronage du public qu'elle sollicite respectueusement.

Pertes promptement et équitablement ajustées et payées. 16juin—1m

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurances Hibernia de la Nouvelle-Orléans.

BUREAU, 37 RUE DU CAMP.

Douzième Etat de Situation Annuel pour l'Année finissant le 30 Avril 1883.

Primes sur les incendies	$80,826 16	
Primes sur les rivières	33,445 86	
Primes sur les mers	47,672 67	
	$161,944 69	
Non terminés le 30 avril 1882	28,917 51	$190,862 20
Moins, primes non échues, le 30 avril 1883		25,000 00
Primes gagnées de l'année		$165,862 20
Reçu pour intérêt, loyer, etc		19,898 72
Gains totaux de l'année		$185,760 92
A déduire—		
Pertes sur les incendies	$22,451 50	
Pertes sur les rivières	7,7-9 70	
Pertes sur les mers	32,101 92	
	$62,343 12	
Réassurances, primes remboursées et escompte	37,750 19	
Taxes, Bureau des Réassureurs, etc	17,991 27	
Dépenses générales, salaires, fournitures de bureau, etc	19,489 85	137,574 43
Profits nets		$48,186 49

L'actif suivant:

Comptant en caisse	33,470 98
Prêts garantis par hypothèques ou nantissements	195,997 45
Billets à recevoir	13,548 79
Immeubles	117,185 99
Primes en voie de perception	27,686 15
Actions, Bons, etc	95,714 20
Meubles et installations de bureau	5,132 45
	$491,815 01

L'exposé qui précède est une copie exacte des livres de la compagnie.

JOHN HENDERSON, Président.
THOS F. BRAGG Secrétaire.
Nouvelle-Orléans, 9 juin 1883.

Signé sous serment devant moi a la Nouvelle Orléans, Lne, ce 9me jour de juin 1883
WM. J. CASTELL, Notaire.

A une élection tenue le LUNDI 7 mai 1883 les messieurs dont les noms suivent ont été désignés aux fonctions de Directeurs

John Henderson, Jas H. Hanna, Thos. Smith, F. J. Gasquet, W. J. Castell, M. E. Garvey, Jas. T. Gibbons, Geo. McCloskey, Wm Hart, Amédée Couturié, E. Gauche, Richard Herrick, Edw. Irwin.

Et, à une réunion des Directeurs, le 11 mai 1883, JOHN HENDERSON a été élu Président, THOMAS SMITH Vice-Président et THOMAS F. BRAGG Secrétaire de la Compagnie.

Le Bureau d'Administration a déclaré un dividende de Cinq Pour cent, faisant 10 pour cent d'intérêt sur le capital pour l'année et Dix pour Cent de dividende sur les primes nettes payées par les actionnaires, en sus de l'escompte à eux déjà rendu, payable le 15 juin 1883.

THOS F. BRAGG, Secrétaire.

21 juin—1 mois—Dim Mars

LES HOMMES et les femmes de sens savent déjà que chacune des maladies qui affectent le corps humain a une cause spéciale et distincte et que chacune exige pour amener la guérison un mode de traitement différent. Il suffit d'un moment de réflexion pour reconnaître que tous les remèdes apocryphes que l'on recommande au public comme guérissant en bloc les maladies les plus disparates n'ont absolument aucune valeur et doivent être rangés dans la catégorie des humbugs.

LES PAUVRES GENS, ceux qui possèdent quelques ressources qui sont [illegible] prix exorbitants que leur demandent les médecins. C'est pour eux un lourd fardeau. Ils constatent aussi [illegible] traits de médecins [illegible] "Wheeler's No 93 Sure Remedies" [illegible] rembourser l'argent [illegible] guérison [illegible].

LE RHUMATISME, la goutte, la raideur des [illegible] "Wheeler's No 96 Rheumatic Remedy." [illegible] depuis longtemps [illegible] sérieux [illegible] douloureux [illegible] guérissons positivement [illegible] "Wheeler's No 96 Rheumatic Remedy" est de 50 cts, seulement [illegible] chez les pharmaciens [illegible] timbres de poste.

LES FEMMES MALADES, [illegible] "Wheeler's No 96 Prescription "B" [illegible] "Wheeler's No 96 Prescription "B" [illegible] "Wheeler's No 96 Prescriptions "B" [illegible] précieux des timbres.

CATARRHE. Il est inutile de décrire les symptômes de cette maladie qui abrège la vie et mine les forces de tant de malheureux des deux sexes, vieux et jeunes, lesquels souffrent de sécrétions empoisonnées de la gorge et d'écoulements [illegible] du nez, leur haleine de [illegible] fétide, ils se sentent envahis par une faiblesse et une langueur mortelles. [illegible] ils perdent le goût, la voix, l'acuité de la vue, la mémoire et l'ouïe et marchent à une mort prématurée. Des recherches faites en Amérique, en Europe et dans l'Orient est sorti "Wheeler's No 96 Instant Relief and sure cure for catarrh", remède qui ne renferme aucun principe dangereux. [illegible]

"Wheeler's No 96 Cure for Kidney and Liver Troubles" guérit la faiblesse et le mal de reins, l'inflammation des reins ou du foie. Prix $1.

"Wheeler's Vegetable Pills" sont le seul remède qui guérisse la constipation, [illegible] Prix, 25 cts chez les pharmaciens ou par la malle.

"Wheeler's Nervine Tonic", pour la [illegible] la perte de vigueur virile, la langueur, la faiblesse ou la fatigue du cerveau est sans pareil. Prix 25 cts

NOUS GARANTISSONS la guérison dans tous les cas où nous remboursons l'argent. Nous mettons nos prix pour ces remèdes à moins d'un vingtième du prix demandé par d'autres pour des remèdes que vous n'auriez pas hasard, et nous sollicitons spécialement le patronage des personnes qui ont essayé d'autres remèdes sans avoir obtenu de résultat ou qui ont payé des comptes de médecins sans avoir été guéris par eux.

COMMENT OBTENIR ces remèdes? Demandez-les à votre pharmacien. S'il n'en a pas écrivez aux propriétaires en leur envoyant le prix en argent ou en timbres poste. Ils vous seront expédiés immédiatement, franco, par la malle. On sollicite des correspondances. S'adresser bien lisiblement à

L. WHEELER & Co.,
No 96 W. Baltimore Street,
Baltimore, Md.

31 août 1an—Mar&V V&C

VERITABLES INJECTION ET CAPSULES RICORD

DE C. FAVROT

GUERISON CERTAINE

Des Écoulements anciens ou récents

Pour mieux tromper les malades, de hardis contrefacteurs, se disant agents pour la vente en gros, recouvrent le produit qu'ils fabriquent d'une prétendue signature du dr Ricord. — Le public doit rejeter comme contrefaçon dangereuse tout médicament Ricord qui ne porte pas le nom et la signature:

C. FAVROT

PHARMACIEN, 102 RUE RICHELIEU, PARIS
Seul dépositaire et seul préparateur depuis 30 ans des formules authentiques du dr Ricord.
DÉPÔT à la NOUVELLE-ORLÉANS, chez M. Moncayo et chez M. Crocq, Droguistes.

ETATS UNIS D'AMERIQUE

ETAT DE LA LOUISIANE,

Paroisse d'Orléans, Ville de la Nouvelle-Orléans.

CE VINGT-TROISIEME JOUR DU MOIS de Juin en l'an de Notre seigneur mil-huit cent quatre vingt-trois, et la cent-septième année de l'indépendance des Etats Unis d'Amérique.

Pardevant moi OMER VILLERÉ, Notaire Public, dans et pour la Paroisse d'Orléans, dûment commissionné et qualifié, et en la présence des témoins ci-après nommés et soussignés.

Ont personnellement comparu:

M. MICHEL MUSSON Président, et M. ESPY W. H. WILLIAMS Secrétaire, du MINORS' MUTUAL LIFE INSURANCE AND TONTINE ASSOCIATION, une corporation dûment organisée d'après les lois de cet Etat, selon acte d'incorporation passé pardevant moi, Notaire, le 6 Mars 1883, lesquels comparants, dans leurs susdites capacités officielles, ont chacun déclaré que, en vertu des dispositions contenues dans la Charte de la dite Association, et d'une résolution de son Conseil de Direction, adoptée à leur assemblée du 16 mai 1883, une assemblée générale des souscripteurs à la dite corporation fut convoquée à son bureau, Vieille Banque des Citoyens, coin Royale et Douane, dans le but de soumettre et de prendre en considération des additions et altérations au dit acte d'incorporation de la dite Association. Que la dite assemblée fut tenue conformément à la dite convocation et après les délais et notifications requis par la loi, au bureau de la dite Association, ce vingt-troisième jour du mois de Juin 1883 de midi à deux heures P. M., et qu'à la dite assemblée, tous les souscripteurs présents, ou représentés, ont unanimement voté pour les additions et altérations suivantes à l'acte d'incorporation du dit MINORS' MUTUAL LIFE INSURANCE AND TONTINE ASSOCIATION, et les ont adoptées ainsi qu'il suit:

ARTICLE II.

Section 8.—Il sera laissé à l'option des souscripteurs de faire ou de ne pas faire le dépôt de dix pour cent requis par la section 2 de cet article.

Section 9. Tout souscripteur devra opter au moment de souscrire, mais celui qui se sera décidé à ne pas faire le dépôt de dix pour cent a ce moment, aura le droit de le faire à n'importe quelle époque subséquente pendant le terme de la police, et alors aura droit, au bénéfice du mineur, aux intérêts, du jour du paiement au jour fixé dans la police, ou au jour du décès de l'assuré avant cette époque, quand le dépôt original sera remboursé conformément à la section 4 de cet article.

Dans quelque temps que le dépôt est fait, le taux des primes sera remis au taux spécifié dans le sommaire contenu dans la section 2 de cet article, sujet à tels changements que le Conseil de Direction pourrait faire à l'avenir, en vertu de la section 2 de l'article IV, dans les taux du sommaire.

Section 10.—Quand on ne fera pas le dépôt de dix pour cent, les primes sur le montant de la police seront aux taux suivants, par $1000, payables annuellement d'avance, sujets à tels changements que le Conseil de Direction pourrait faire à l'avenir, en vertu de la section 2 de l'article IV, dans les dits taux.

TABLE C.—Primes annuelles payables d'avance, pour une police de $1000, sur laquelle le dépôt de dix pour cent n'est PAS fait—Primes NON remboursées en cas de décès avant la date fixée dans la police

Age	Annuellement par $1000	Age	Annuellement par $1000
0 à 1	33.27	11 à 12	87.19
1 à 2	33.66	12 à 13	98.78
2 à 3	36.-3	13 à 14	113.72
3 à 4	40.18	14 à 15	132.75
4 à 5	43.76	15 à 16	158.21
5 à 6	47.70	16 à 17	193.57
6 à 7	52.12	17 à 18	247.64
7 à 8	57.10	18 à 19	
8 à 9	62.91	19 à 20	
9 à 10	69.62	20 à 21	
10 à 11	77.59		

Des polices pour des sommes au-dessous ou au-dessus de $1000 à des primes décroissant plus ou moins fortes.

Section 11.—Quand une contre-assurance sera désirée et effectuée, sous un contrat spécial pour garantir, au cas de décès du mineur, le remboursement au souscripteur du montant exact des primes sans intérêt, qui auront été payées du jour de souscription au jour du décès, ainsi qu'il est établi en la section 7 de cet article, le taux des primes sur des polices de $1000, payables annuellement d'avance, seront comme suit, sujets à tels changements que le Conseil de Direction pourrait faire à l'avenir, en vertu de la section 2 de l'article IV, dans les dits taux.

TABLE B.—Primes annuelles, payables d'avance pour une police de $1000, sur laquelle le dépôt de dix pour cent EST fait. REMBOURSEMENT des primes sans intérêt, en cas de décès avant la date fixée dans la police.

Age	Annuellement par $1000	Age	Annuellement par $1000
0 à 1	32.0[illegible]	11 à 12	80.83
1 à 2	33.24	12 à 13	91.87
2 à 3	35.11	13 à 14	105.60
3 à 4	37.07	14 à 15	123.42
4 à 5	40.38	15 à 16	146.59
5 à 6	43.29	16 à 17	179.97
6 à 7	47.80	17 à 18	229.38
7 à 8	52.42	18 à 19	311.41
8 à 9	57.89	19 à 20	475.24
9 à 10	64.15	20 à 21	966.09
10 à 11	71.85		

Des polices pour des sommes au-dessous ou au-dessus de $1000 à des primes décroissant plus ou moins fortes.

TABLE D.—Primes annuelles payables d'avance pour une police de $1000 sur laquelle le dépôt de dix pour cent n'est PAS fait. REMBOURSEMENT des primes sans intérêt en cas de décès avant la date fixée dans la police.

Age	Annuellement par $1000	Age	Annuellement par $1000
0 à 1	40.59	11 à 12	92.44
1 à 2	39.33	12 à 13	101.31
2 à 3	41.85	13 à 14	113.58
3 à 4	44.74	14 à 15	138.06
4 à 5	48.11	15 à 16	164.73
5 à 6	51.95	16 à 17	200.8[illegible]
6 à 7	56.33	17 à 18	25[illegible].19
7 à 8	61.41	18 à 19	
8 à 9	67.44	19 à 20	
9 à 10	74.2[illegible]	20 à 21	
10 à 11	92.57		

Des polices pour des sommes au-dessous ou au-dessus de $1000 à des primes décroissant plus ou moins fortes.

Section 12.—Que la section 3 de cet article sera à l'avenir ainsi qu'il suit: Le dépôt de dix pour cent et les primes annuelles nettes porteront intérêt à quatre pour cent (4 0/0) par an, composé de la date du paiement jusqu'à la maturité de la police ou jusqu'à la mort de l'assuré avant cette époque.

Section 13. Que la clause conditionnelle dans la section 5 de cet article, savoir: Les fractions au dessous et jusqu'à cinquante piastres ne seront pas comptées dans les polices [illegible] piastres y sont comptées pour cent piastres [illegible] émises d'après l'alinéa [illegible].

Section 14.—Que l'alinéa [illegible] de la section 5 de cet article sera à l'avenir comme suit: une police acquise [illegible] pour le montant collectif [illegible] l'époque fixée dans la police [illegible] au cas de contre-assurance, payable au souscripteur [illegible] décès du mineur [illegible].

Et les dits comparants, dans leurs susdites capacités respectives de Président et Secrétaire ont déclaré que par les présentes au nom des souscripteurs du dit MINORS' MUTUAL LIFE INSURANCE AND TONTINE ASSOCIATION ils promulguent et publient les additions et altérations aux sections faites à l'acte d'incorporation de la dite Association, lesquelles seront désormais partie de l'acte d'incorporation de la dite Association, et seront obligatoires sur les souscripteurs et tous ceux que les présentes pourront ou pourraient concerner.

Et les dits comparants m'ont en-dessus requis d'enregistrer les dites additions et altérations dans mes archives, et de les faire enregistrer au bureau du conservateur des hypothèques en cette ville et paroisse, ainsi que la loi le requiert.

Dont acte, fait et passé en mon étude jour, mois et an ci dessus en présence de A. J. Villeré, et Paul Fournier, de cette ville, témoins compétents, qui ont signé les présentes avec les comparants et moi notaire, après lecture faite.

Signé:
MAL MUSSON
ESPY W. H. WILLIAMS.
A. J. VILLERÉ.
PAUL FOURNIER
OMER VILLERÉ, Notaire.

Je soussigné, Conservateur des Hypothèques dans et pour la paroisse d'Orléans, Ville de la Nouvelle-Orléans, Etat de la Louisiane, certifie par les présentes, que l'Amendement à l'Acte d'Incorporation du Minors' Mutual Life Insurance and Tontine Association, a été ce jour enregistré en mon bureau au livre No 226, page 469 et seq.

Nouvelle-Orléans, 23 juin 1883.
EUGENE MAY Conservateur.

ETAT DE LA LOUISIANE, Paroisse d'Orléans.

Je soussigné, Omer Villeré, notaire public, certifie que ce qui précède est une copie correcte de l'Amendement à l'Acte d'Incorporation du "Minors' Mutual Life Insurance and Tontine Association" et du certificat du Conservateur des Hypothèques qui y est attaché, le tout dans mes archives.

En foi de quoi, j'ai signé les présentes et apposé mon sceau, à la Nouvelle-Orléans, ce vingt-troisième jour du mois de juin A. D. 1883.

OMER VILLERÉ, Notaire.

Ligne de la rue Claiborne.

Station de départ: rue du Canal près de la Levée. Parcours: De Canal à Claiborne, de Claiborne aux Champs Elysées, à la rue Urquhart, de la rue Urquhart à la station d'arrivée, Avenue Lafayette. Retour: De l'Avenue Lafayette à Bons Enfants, de Bons Enfants aux Champs Elysées et à Claiborne, de Claiborne (double voie) à la rue du Canal.

La rue Claiborne est la rue la plus large de la Nouvelle-Orléans et sera tôt ou tard une des plus belles avenues de la ville.

D'autres cars de cette ligne portant cette inscription "Canal and Common street," partent également du pied de la rue Canal qu'ils suivent jusqu'à la rue des Remparts. Ils remontent ensuite cette dernière rue jusqu'à Commune, et Commune jusqu'à la station située entre Tonti et Rocheblave. Ils reviennent par Commune, Bassin et Canal.

Ligne de la rue Girod.

Station de départ: Rue du Canal près de la Levée. Parcours: Front à Girod, Girod à Liberty, Liberty à Poydras, Poydras à Claiborne, Claiborne à Commune, Commune à la station entre Rocheblave et Tonti. Retour: Commune, Claiborne, Claiborne à Perdido, Perdido à Carondelet, Carondelet à Poydras, Poydras à Front [illegible] à Canal.

"REX MAGNUS,"

SUCCES INFAILLIBLE

DU

PUISSANT ROI,

LE

Conservateur de la Nourriture

DIT

HUMISTON.

Il résout le problème de conserver la nourriture fraîche, pure et saine; et cela, sans considération des saisons et des climats.

Qu'est-ce que Rex Magnus? Nous répondons dans le langage du *Sun et News* de Philadelphie, Penn.: "C'est le premier de tous les conservateurs de nourritures, tandis que le *Cultivator*, ce journal orthodoxe, conservateur et toujours digne de foi dit: "Le conservateur de nourriture dit Humiston est la découverte la plus importante du siècle."

Comment se le procurer? Encore répondons nous—tous les épiciers, droguistes et en général ceux qui tiennent magasins le vendent. Si votre épicier ne l'a pas, les fabricants vous en feront parvenir par la poste le port payé par eux d'avance, une boîte échantillon de la qualité de votre choix. Ce faisant la compagnie s'expose à perdre de l'argent, mais son objet est de répandre l'usage de son produit en le faisant connaître de tout le monde. Les diverses qualités de Rex Magnus, et les différentes façons de s'en servir sont ci-après indiquées. Ecrivez lisiblement et mentionnez la qualité que vous désirez. Ne faites usage que des qualités qui vous sont indiquées; de longues expériences vous en font la recommandation.

"Viandine" pour conserver toutes les viandes, volailles, le poisson etc., prix 50 cts la livre. "Ocean Wave," pour conserver les huîtres, l'eau des huîtres, les palourdes, le homard, etc., 50 cts la livre. "Pearl," pour conserver la crème, $1 la livre. "Snow Flake," pour conserver le beurre, le fromage, le lait, 50 cts la livre. "Queen," pour conserver les œufs, le maïs vert sur l'épi etc., $1 la livre. "Aqua Vitae," pour conserver les extraits fluides sans l'usage de l'alcool, $1 la livre. "Anti Ferment" et "Anti Mold," qui s'expliquent d'eux mêmes. Rex Magnus est sans goût, pur et inoffensif. On peut par fois en faire le substitut à la glace, à la chaleur, au sucre, au sel ou à l'alcool pour la conservation des aliments sans les priver de leurs parfums naturels sans tenir compte des climats ni des saisons.

Peut-on en obtenir tout ce qui est affirmé plus haut?

Nous répondons oui. Le prof. Samuel W. Johnson, du collège de Yale, le dit, et il assure avoir conservé des viandes, des huîtres, de la crème pendant 35 jours dans une pièce où la température était élevée, au moyen du Rex Magnus. Des centaines de personnes [illegible] trouvé nos affirmations d'une exactitude parfaite.

Tout le monde peut comprendre nos prescriptions, elles sont simples: toutes les qualités de Rex Magnus se vendent à des prix modiques. [illegible] procurent doit être une raison pour encourager tout le monde à en faire usage, tandis que les avantages qui s'y rattachent—et surtout—font de Rex Magnus l'ami de toute la famille humaine. A tout hasard envoyez votre adresse par carte postale et procurez-vous une circulaire.

Humiston Food Preserving Co.,
BOSTON, MASS.

23 mai—1m—mar ieu.sam

[illegible] des Fair Grounds

[illegible] jusqu'à Broad, [illegible] à la station [illegible] suivent la même route [illegible] tourner dans la rue [illegible] la rue Dumaine jusqu'au Bayou [illegible] longent les bords du Bayou [illegible] Route St. Jean [illegible] des Fair Grounds [illegible] Le retour [illegible] la Broad [illegible] principalement par la rue [illegible] la rue St. Anne.

[illegible]

Station de départ: Rue du Canal [illegible] et Magasin. Les cars longent [illegible] Tchoupitoulas jusqu'à [illegible] les rues Delord et [illegible] cette dernière rue [illegible] la Place Annonciation [illegible] d'arrivée, située dans [illegible]. Pour le retour, ils prennent [illegible] Chippewa jusqu'à la Place Annonciation et la rue de ce nom qu'ils descendent jusqu'à la rue Delord. Ils suivent ensuite la rue Delord jusqu'à la rue Peters [illegible] jusqu'à la rue du Canal.

Ligne Tchoupitoulas.

Station de départ: Rue du Canal [illegible] Camp. Les cars remontent la rue Tchoupitoulas jusqu'à Louisiana Avenue [illegible] par la rue Tchoupitoulas (double voie) jusqu'à Felicity Road [illegible] descendent jusqu'à la rue Peters [illegible] du Canal. On peut voir sur [illegible] de cette ligne la Fabrique [illegible] l'Ascenseur des Grains [illegible]. En changeant de voiture [illegible] Louisiana Avenue, on se rend au City [illegible] Road district. On peut aussi [illegible] le car à Louisiana Avenue où [illegible] Napoleon Avenue pour revenir en ville [illegible] les voitures du chemin de fer de Carrollton.

Lignes de la rue St. Charles

Ces lignes comprennent deux routes [illegible] la station de départ est au pied [illegible] la rue St. Charles, près de sa jonction [illegible] rue du Canal. Les deux lignes remontent la rue St. Charles au moyen [illegible] d'une seule voie, jusqu'au Cercle Tivoli [illegible] elles gagnent Triton Walk. Les [illegible] cars passent de Triton Walk à [illegible] Baronne qu'ils remontent jusqu'à la station d'arrivée située rue Huitième. Les Dryades cars vont de Triton Walk à [illegible] Dryades, passant devant le marché [illegible] nom, remontant la rue Dryades [illegible] St. Andrew, suivant St. Andrew [illegible] Baronne et Baronne jusqu'à la [illegible].

Le retour s'opère pour les *Baronne cars* [illegible] rue Carondelet jusqu'à la rue du [illegible] et pour les *Dryads cars*, par les [illegible] St. Denis, Dryades, St. [illegible], Remparts et Canal.

[illegible] cars de cette double ligne passent [illegible] l'Hôtel St-Charles, le Masonic [illegible] Académie de musique, le Théâtre St. Charles, l'Hôtel de Ville, la Place Lafayette [illegible].

[illegible] rue du Canal, du City Park et du Lac.

Les wagons de cette ligne sont mus par une légère locomotive et vont de la rue du Canal au Fort Espagnol, sur le lac Pontchartrain: distance, environ sept milles. La voie est double d'un bout à l'autre, à l'exception de deux tronçons insignifiants. La station de départ est dans la rue du Bassin près de Canal. Les trains suivent la rue du Bassin jusqu'à la rue Bienville, la rue Bienville jusqu'à St-Patrick, St-Patrick jusqu'à la rive ouest du Canal d'Orléans, à la jonction du Chemin de la Métairie et de Parc; ils longent ensuite le Canal d'Orléans (côté ouest) jusqu'au Lac Pontchartrain.

Pour le retour ils suivent la même route jusqu'au Parc, où le reste du parcours se fait ainsi: rue Bernadotte jusqu'à la rue Bienville, Bienville jusqu'à Claiborne, Claiborne jusqu'à Douane, Douane jusqu'à Bassin.

Ligne du Chemin du Bayou et du Marché Français.

La station de départ est la même que celle de "Levee and Barracks," rue du Canal, vis-à-vis la Douane. La même voie sert également aux deux lignes jusqu'à la rue de l'Esplanade où se trouve une voie double conduisant en ligne droite jusqu'au Pont du Bayou. Le retour s'opère par la même route, la voie du Bayou à la rue des Remparts étant commune à la ligne "Esplanade and Bayou Bridge" et à la ligne "Bayou and French Market."

Ligne des Fair Grounds et du Marché Français.

Station de départ: Levée près Dumaine. Parcours: Levée à Dumaine, Dumaine à Broad, Broad à la station de la rue Laharpe. Retour: Bayou à Broad, Broad à Ursulines, Ursulines au Marché Français.

Upper Magazine Line.

Station de départ: coin lower Magazine et Harmony. Les cars traversent rue Magazine sur une double voie jusqu'à la rue St. Joseph.

Chemin de fer de Pontchartrain.

Ce chemin de fer est un des plus anciens de l'Amérique: il a été inauguré il y a environ 46 ans. La voie a cinq milles de longueur et se dirige en ligne droite du Mississipi au lac Pontchartrain.